

VALENTIN MUSSO

UN AUTRE JOUR



THRILLER
SEUIL

UN AUTRE JOUR

Du même auteur

La Ronde des innocents

Les Nouveaux Auteurs, 2010
et « *Points Thriller* », n° P2627

Les Cendres froides

Les Nouveaux Auteurs, 2011
et « *Points Thriller* », n° P2830

Le Murmure de l'Ogre

Seuil, 2012
et « *Points Thriller* », n° P3143

Sans faille

Seuil, 2014
et « *Points Thriller* », n° P4000

Une vraie famille

Seuil, 2015
et « *Points Thriller* », n° P4333

La Femme à droite sur la photo

Seuil, 2017
et « *Points Thriller* », n° P4817

Dernier Été pour Lisa

Seuil, 2018
et « *Points* », n° P5025

VALENTIN MUSSO

UN AUTRE JOUR

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Pour les citations au fil du texte :

Henning Mankell, *L'Homme inquiet*,
traduit du suédois par Anna Gibson, © Éditions du Seuil,
coll. « Seuil Policiers », 2010

Thomas H. Cook, *Les Leçons du Mal*,
traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Loubat-Delranc,
© Éditions du Seuil, coll. « Seuil Policiers », 2011

La traduction du sonnet 123 de William Shakespeare est empruntée
à Remo Bodei dans son ouvrage *La Sensation de déjà vu*,
traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, © Éditions du Seuil,
coll. « La Bibliothèque du XXI^e siècle », 2007

Fiodor Dostoïevski, *Crime et châtiment*,
traduit du russe par Pierre Pascal, © Flammarion,
coll. « GF », 1984, 2011

Gabriel García Márquez, *Vivre pour la raconter*,
© Éditions Grasset & Fasquelle, 2003,
dans la traduction d'Annie Morvan

La citation de *Woyzeck*, de Georg Büchner,
a été traduite par l'auteur

ISBN 978-2-02-142354-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, NOVEMBRE 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Prologue

Un paquet de chips coincé dans un distributeur. Voilà à quoi tient une vie.

Zoe Sparks avait eu, selon ses propres mots, « une journée de merde ». Une machine à café en rade, un énième retard au travail, des dossiers qui se multipliaient sur son bureau comme des petits pains, les récriminations incessantes de son patron, les jérémiades de Ruby, sa collègue, qui s'accrochait à son ex comme une naufragée à un radeau de fortune, sans compter ce temps pourri qui lui mettait le moral à zéro. Nuages bas dans le ciel, froid, pluie... Depuis une semaine, son parapluie aux baleines cassées était devenu un prolongement de sa main ; impossible de sortir sans.

Zoe n'avait qu'une envie : rentrer chez elle, se faire couler un bain, allumer quelques bougies et, s'il en restait dans son frigidaire, se servir un verre de vin. De quoi se donner l'illusion que sa morne vie de célibataire n'était pas aussi pathétique qu'elle en avait l'air.

Il faisait déjà nuit. La pluie martelait l'asphalte à ses pieds. Ses talons hauts étaient trempés. Quelle gourde, aussi, de mettre des talons par un temps pareil ! Parapluie collé à son crâne, elle descendit la passerelle qui conduisait à l'arrêt de bus. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : inutile de se presser, elle avait encore dix bonnes minutes devant elle.

Son ventre criait famine. Elle avait à peine eu le temps à midi d'avaler un sandwich thon-crudités aussi insipide que rachitique. À l'abri sous la galerie, elle s'arrêta devant un distributeur automatique. *Le* distributeur automatique. Celui qui lui faisait les yeux doux chaque soir après le travail et aux sirènes duquel elle succombait quand elle avait le moral en berne. Boissons gazeuses, barres chocolatées, bonbons, chips... un vrai panel de cochonneries. Exactement ce dont elle avait besoin. Elle promena un doigt indécis sur la vitre et opta pour le paquet de chips. Elle avait envie d'un truc salé. Et d'un soda peut-être... Non, mieux valait être raisonnable. Elle se contenterait de la bouteille d'eau qu'elle avait toujours avec elle dans son sac.

Elle prit deux pièces dans son porte-monnaie et les introduisit dans l'appareil. Composa sur le clavier le numéro 13. *Mauvais présage*, se moqua-t-elle intérieurement.

On n'aurait pu mieux dire. La spirale métallique se mit en branle. Le paquet avança doucement dans la rangée, glissant dans un discret ronronnement. Mais il ne tomba pas. Il demeura coincé, à moitié dans le vide, à moitié retenu par la spirale.

– Tombe. Tombe... répéta Zoe, comme si elle était sur le point de gagner ou de perdre une fortune au casino.

Elle tapa à coups répétés sur la vitre, ce qui n'eut aucun effet. Elle appuya sur le bouton dans l'espoir de récupérer ses pièces. Il ne se passa rien. Elle pesta. Cet insignifiant paquet de chips était devenu son graal, son unique horizon. Elle le voulait, elle l'aurait... Elle avait payé pour, et sa journée ne se terminerait pas par une humiliante défaite face à une stupide machine.

Après s'être retournée pour vérifier que personne ne l'observait, par peur de passer pour folle, elle empoigna le distributeur de chaque côté et tenta de le secouer en y mettant toutes ses forces, mais il demeura arrimé au sol comme un arbre centenaire. Elle enfonça alors une main dans le réceptacle de monnaie et appuya

à nouveau frénétiquement sur le bouton, à la manière d'un adolescent addict sur les commandes de sa console de jeux. Elle sentit des larmes perler à ses yeux. Non, elle n'allait pas se mettre à chialer pour un paquet de chips ! Elle était pitoyable. Sa vie était pitoyable. De rage, elle envoya un ultime coup de pied dans la machine.

C'est alors qu'elle entendit le bus. Elle tourna la tête, brutalement ramenée à la réalité. Il venait de se garer le long du trottoir, devant l'abri. Trois ou quatre personnes montaient déjà à l'intérieur.

Au lieu de réagir sur-le-champ, de se mettre à courir comme l'aurait fait n'importe qui, Zoe regarda bêtement sa montre : bon sang, ce fichu bus était en avance de cinq minutes ! À moins que ce ne soit sa montre qui...

Délaissant le paquet de chips qu'elle n'obtiendrait jamais, elle se décida à courir sous la galerie, traînant son parapluie grand ouvert derrière elle. Elle devait avoir l'air comique ! Ses talons la ralentissaient. Elle avait l'impression que ses jambes étaient lestées par du plomb. Quand enfin elle atteignit le trottoir, le bus venait de redémarrer.

– Hé ! Attendez ! hurla-t-elle.

Bien qu'essoufflée – voilà ce que c'était que de ne jamais faire de sport –, elle se remit à courir sur le trottoir, tout en agitant les bras de façon désespérée. Ce fichu bus allait bien s'arrêter... Le chauffeur l'avait vue dans le rétroviseur, elle en était certaine. Mais, loin de ralentir, il prit son élan et s'élança sur la chaussée. Lâchant son parapluie, Zoe parvint tout juste à effleurer la carrosserie à l'arrière du véhicule avant de trébucher et de tomber à terre.

Désormais seule, le pantalon dégoulinant, les mains écorchées, elle regarda le bus s'éloigner. La pluie ruisselait sur son visage. Les larmes remontèrent en elle, mais elle décida de ne pas se laisser abattre. Elle se releva, referma les pans de son manteau, puis ramassa son parapluie avant de se hâter de rejoindre l'abri.

Elle n'arrivait pas à y croire. Quarante minutes ! Elle allait devoir poireauter quarante minutes avant le prochain bus ! Par beau temps, il lui arrivait de rentrer chez elle à pied ; lorsqu'elle était en forme, elle accomplissait même le trajet en une demi-heure. Mais là... même pas la peine d'y songer. Elle était déjà trempée jusqu'aux os.

Perdue dans ses pensées, elle ne vit pas le véhicule arriver sur sa gauche. Elle ne le remarqua que lorsqu'il se fut arrêté pile devant l'arrêt de bus. Un minivan gris, un vieux modèle, dont la carrosserie était striée d'éraflures. Le moteur était resté allumé. Zoe jeta des regards peu rassurés autour d'elle : il n'y avait plus âme qui vive. Ce n'est qu'au bout d'une trentaine de secondes que la vitre côté passager s'ouvrit.

– Vous l'avez loupé ? demanda une voix. Vous ne vous êtes pas fait mal, au moins ?

Zoe pencha la tête sur le côté, mais le conducteur demeura une simple silhouette plongée dans l'ombre. Elle se sentait mal à l'aise. Qu'est-ce que ce type lui voulait ?

– Je peux vous dépanner ? reprit la voix.

Zoe sentit un frisson lui parcourir l'échine. Elle recula d'un pas dans l'abri, en serrant son manteau autour de son corps et en tirant sur son écharpe. Rester calme et courtoise. Ne surtout pas rentrer dans le jeu de cet inconnu, au risque de ne plus pouvoir s'en débarrasser.

– Non merci, je vais me débrouiller...

– Vous êtes sûre ? Il fait vraiment un temps de chien !

En parlant de chien... Venait d'émerger côté passager une deuxième tête, adorable, avec de grands yeux noirs et des oreilles tombantes. Un épagneul marron et blanc.

– Qu'il est mignon ! s'exclama Zoe, soudain attendrie.

Elle s'approcha de la portière.

– Il s'appelle Cobain, dit la voix.

– Quel drôle de nom !

– C'est en hommage à Kurt Cobain. Vous savez, le chanteur de Nirvana...

Elle haussa les sourcils.

– Je n'y connais pas grand-chose en musique.

– Vous ne savez pas ce que vous manquez. Allez-y, vous pouvez le caresser, il ne ferait pas de mal à une mouche.

Prudemment, Zoe s'avança encore un peu. Comme s'il avait tout compris de leur dialogue, le chien passa la tête à travers la vitre baissée. Elle lui frictionna le crâne et les oreilles.

– Que tu es gentil, toi, que tu es gentil...

L'animal émit aussitôt un grognement de satisfaction. Zoe pouvait désormais voir le visage de l'homme. La trentaine. Un peu enrobé, le front dégarni mais le visage avenant, presque poupon. Il lui sourit.

– Bon, vous n'allez pas rester comme ça sous la pluie. Avec cette grève, en plus...

– « Cette grève » ? répéta la jeune femme, soudain inquiète.

– Vous n'êtes pas au courant ? Il n'y a qu'un bus sur deux qui circule aujourd'hui. Deux chauffeurs ont été agressés la semaine dernière. On vit dans un monde de dingues, c'est moi qui vous le dis... On n'est plus en sécurité nulle part.

Elle n'avait pas entendu parler de cette grève. Il faut dire, pour le peu qu'elle écoutait les infos...

– Vous habitez où ? continua l'homme. Si c'est sur ma route...

Zoe hésita. Elle continua de frictionner la tête de l'épagneul pour se donner une contenance, puis lui donna le nom d'un quartier proche du sien, pour ne pas trop s'engager.

– Oh, ça ne me fera faire qu'un tout petit détour.

L'homme se pencha et ouvrit la portière côté passager. Aussitôt, le chien sauta entre les deux sièges pour gagner l'arrière du véhicule.

Zoe se retourna, regarda avec dépit l'abri vide martelé par la pluie, repensa au distributeur automatique. Non, elle n'avait pas le courage d'attendre...

– D'accord, c'est gentil à vous, fit-elle en grimpant dans le minivan.

L'intérieur était impeccable. Il flottait dans l'air une forte odeur de produit nettoyant. Une petite croix dorée pendait au-dessus du tableau de bord.

L'homme mit son clignotant et jeta un coup d'œil au rétroviseur. Zoe remarqua qu'il portait des gants en cuir usé. Elle observa son visage et distingua sur son front dégarni une grosse tache de naissance, comme celle qu'avait cet ancien dirigeant soviétique dont elle ne se rappelait plus le nom.

– Attachez votre ceinture, on n'est jamais trop prudent.

Il alluma l'autoradio. Accords de guitare. Applaudissements du public. Voix rocailleuse.

I need an easy friend

I do, with an ear to lend

– C'est joli.

– Kurt Cobain. Vous ne connaissez vraiment pas ?

– Si si, ça me revient maintenant, dit-elle pour ne pas avoir l'air ignare.

– Ce chauffeur... je suis sûr qu'il vous avait vue. Qu'est-ce que ça lui aurait coûté de vous laisser monter ?

– Ça, je suis bien d'accord !

– Laisser une jeune femme la nuit à attendre seule au bord d'une route déserte...

– Oh, je sais me défendre !

– Je n'en doute pas. Vous avez l'air costaud dans votre genre. Vous ne feriez pas des arts martiaux ou un truc comme ça ?

UN AUTRE JOUR

– Non.

– Vous savez, j’aime les femmes qui ne se laissent pas faire, qui savent tenir tête. Je trouve ça plus drôle.

– Comment ça, « plus drôle » ?

– Plus drôle, répéta-t-il d’un ton atone.

Sentant les battements de son cœur s’accélérer, Zoe tourna la tête vers le chien. L’épagneul, qui lui avait paru adorable quelques minutes plus tôt, lui adressait à présent un regard triste. Presque désespéré.

L’homme continuait de fixer la route devant lui, sans plus faire attention à elle.

– Ça ne sera plus très long maintenant, murmura-t-il, le visage impassible.

Et, à ce moment précis, Zoe Sparks comprit qu’en montant dans cette voiture elle avait commis la plus grosse erreur de son existence.

PREMIÈRE PARTIE

« C'était comme si un grand silence venait de descendre sur lui. Comme si les couleurs s'étaient effacées en laissant derrière elles quelque chose, en noir et blanc, à son intention. »

Henning Mankell, *L'Homme inquiet*

Tu t'appelles Adam Chapman, tu as 41 ans et tu es architecte. Tu es marié depuis huit ans à Claire, la femme que tu aimes, la seule femme que tu aies jamais aimée.

Tu as su dès le premier jour qu'elle était celle avec qui tu passerais le reste de ton existence. Un être comme même le plus chanceux des hommes n'en rencontre qu'un dans sa vie.

Nous sommes le samedi 8 juin 2019. Il est cinq heures et demie du matin. Pour le moment, tu dors. Tu ne le sais pas encore, mais cette journée sera la pire de toute ton existence. L'univers confortable et rassurant que tu t'es construit au fil des ans va s'effondrer comme un château de cartes. Après cette journée, rien ne sera plus comme avant.

En quelques secondes, tu vas tout perdre. En quelques secondes, tu deviendras une ombre, un être vide et sans avenir.

Tu es prêt, Adam ?

Adam se réveilla en sursaut, le front couvert de sueur. Le sang battait à ses tempes comme des baguettes sur un tambour. La chambre était encore plongée dans le noir. Pas le moindre rayon de lumière ne passait à travers les rideaux tirés.

Son corps tout entier était pris de panique. Mais la panique n'était qu'une conséquence, un symptôme. Il ressentait au plus profond de lui-même une horrible intuition, même si cette intuition ne recouvrait rien de vraiment précis. Quelque chose n'allait pas, tout simplement.

Sa bouche était sèche, pâteuse. Il était mort de soif.

Quelle heure était-il ? Le réveil sur la table de chevet avait rendu l'âme la veille. Adam ne l'avait pas débranché et il n'affichait qu'une suite de signes dénués de sens. Sa main tâtonna sur la moquette et s'empara du téléphone portable.

05:32

samedi 8 juin

En fond d'écran, une photo de Claire et de lui. Un selfie qu'il avait fait dans une grande roue six mois plus tôt au moment des fêtes de Noël. Il avait été pris de vertige quand la nacelle s'était élevée et que le paysage autour de lui s'était transformé en un

immense décor miniature. Ce foutu vertige... Il avait par moments l'impression d'être redevenu un gosse.

Il tendit la main de l'autre côté du lit. Vide. Sa panique redoubla. Où était Claire ? Avait-il été brutalement tiré de son sommeil parce qu'elle n'était plus là ? Il tenta de se raisonner :

Ne sois pas stupide, Claire n'est pas là. Elle est chez ses parents, à la maison du lac.

Il se redressa dans le lit et inspira profondément.

Calme-toi, nom de Dieu !

Plus facile à dire qu'à faire. Sa poitrine semblait prise dans un étau. Il sentait des perles de sueur couler sur son front.

Claire est chez ses parents, se répéta-t-il. Tu as simplement dû faire un cauchemar.

Sauf qu'il n'avait pas le moindre souvenir de ce fameux cauchemar. C'était autre chose, mais quoi ?

Il se leva. Ses pieds trouvèrent le contact rassurant de la moquette. Il enfila à l'aveugle son bas de survêtement qui traînait au pied du lit et sortit de la chambre.

Dans la salle de bains, il but tout son souf directement au robinet puis passa son visage moite sous l'eau. Il alluma le néon au-dessus du miroir et contempla son reflet. Ses traits étaient tirés, ses yeux éteints, ses joues d'une pâleur effrayante. Il était méconnaissable.

Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ?

Ses mains, posées sur le rebord du lavabo, furent prises d'un tremblement. Il essaya de le faire cesser en serrant les poings, si fort que ses ongles s'enfoncèrent dans sa peau.

Il ouvrit l'armoire à pharmacie, en retira tous les produits et flacons pour accéder, tout au fond, à un petit tube de médicaments. Sa cachette.

Sur l'étiquette, son nom, Adam Chapman, et en dessous celui du docteur Anabella Childress, qui lui avait fait cette prescription.

est encore chez lui, dans sa chambre. Il croit que sa femme est en sécurité chez ses beaux-parents.

– « Sa femme » ! répéta Childress d'un ton ironique.

– Je veux dire... Mme Chapman.

L'infirmier détourna le regard de l'écran.

– Qu'est-ce que vous croyez qu'il éprouve vraiment ? reprit-il. Est-ce que ce qu'il vit est aussi terrible que ce qu'on raconte ?

Childress fronça les sourcils.

– Je crois que c'est bien pire encore. Vous savez, 80 % des condamnés à mort ont préféré se soumettre au PRFV plutôt que d'être exécutés. Mais s'ils avaient vraiment su ce qu'on leur réservait, je crois qu'ils auraient attendu avec soulagement le jour de leur exécution.

– Dire que ce type a tué huit femmes...

– Je suis persuadée qu'il en a tué bien plus, mais nous ne saurons jamais précisément combien.

Childress marqua une pause. En sourdine, derrière la vitre, on entendait la voix qui narrait la dernière journée d'Adam Chapman.

– Le sénateur Durning avait raison, dit-elle. « Quand on est mort, tout s'arrête... »

– « ... on ne ressent plus rien, on ne souffre plus », compléta l'infirmier. Ce sont ses mots, n'est-ce pas ? La scène de la morgue... j'ai fini par la connaître par cœur à force d'entendre cette voix.

Anabella Childress contempla le condamné, dont la poitrine se soulevait doucement à chaque respiration.

– Cet homme... il semble si banal et inoffensif. Qui pourrait imaginer à le voir ce qu'il a fait à ces femmes ? L'être humain est un abîme...

– Pardon ? demanda l'infirmier.

– Rien, je pensais à voix haute.

UN AUTRE JOUR

– Vous savez, je n'ai évidemment connu ni Claire ni Adam, mais chaque fois que j'entends cette voix je me sens bouleversé. Ce qui leur est arrivé est vraiment terrible. Je ne sais pas ce que je ferais si ma femme disparaissait de cette manière... C'est triste qu'Adam Chapman se soit suicidé.

– Ça ne l'est peut-être pas tant que ça.

– Que voulez-vous dire ?

Childress lui adressa un sourire triste.

– « Quand on est mort, tout s'arrête. » Je crois que c'est à cela que pensait Adam quand il a choisi de se suicider. Parce qu'il savait, au fond de lui, qu'il ne serait pas capable de supporter une telle souffrance chaque jour du reste de sa vie...